

Science et/ou fiction

Sylvie Fortin

Number 87, Fall 2000

Lire de la fiction

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14695ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortin, S. (2000). Science et/ou fiction. *Moebius*, (87), 69–79.

SYLVIE FORTIN

Science et/ou fiction

J'ai horreur des viandes nerveuses; ou refroidies. Que voulez-vous? La souplesse du muscle me séduit. Je nourris des rancunes terribles pour qui me jette dans l'assiette une bête récalcitrante. Je suis de celles qui pensent que manger est un art. Je choisis donc, pour mes repas, les biftecks et les gigots les plus tendres. Je les nappe de sauces légères et safranées, je les couche sur des porcelaines fines – de Chine ou de Limoges –, je les accompagne de bouquets printaniers (haricots miniatures, jeunes pousses d'asperges). La fibre est pour moi poésie. Je la savoure sans culpabilité ni remords. Qu'ils aillent au diable ceux que le viscère chaud rebute: ils ne connaîtront pas la vraie nature des choses. Comprenez-moi! La chair fondante qui s'évanouit sur ma langue me donne une âme, parce qu'une fois rassasié, mon corps n'est plus inquiet. Ah! Mon amour... ce cœur que tu ne m'as pas offert!

*

Le film Alien inaugura en 1979 une série de productions qui gravitent autour de la lutte livrée par des êtres humains, dans un espace-temps futur, contre des créatures extraterrestres, sortes d'insectes géants et destructeurs, dont les «larves» parasitent d'autres organismes pour achever leur développement. Dans la première réalisation, celle de Ridley Scott, un seul membre du vaisseau spatial sur lequel s'est infiltré un des spécimens survivra au prédateur: une dénommée Ripley. Cette dernière sera amenée, dans la deuxième réalisation, à confronter la femelle qui engendre les terrifiantes créatures afin de sauver de la mort une fillette qui a, comme par miracle, échappé au massacre des siens sur une base scientifique en orbite dans le cosmos. Devant la bouleversante détermination de la jeune femme, qui osera encore soutenir que la science-fiction est un sous-genre?

Une marée visqueuse, avec dedans un gigantesque jaune d'œuf, s'écoule du trou béant que le bazooka de Ripley vient de faire dans la carcasse de l'*alien* reine-pondeuse. Le beau capitaine Kirk lève son verre de rosée vénusienne au succès de la dernière mission de l'Entreprise et la princesse Leia fonce dans le zodiaque car l'Empire contre-attaque. Pendant ce temps, ma tante Ida pique une indigestion parce qu'elle vient de brouter du blé d'Inde à même l'épi, mon voisin de palier ingurgite encore à trente-neuf ans au moins trois litres de lait chaque jour et ma mère a une peur bleue de l'avion. De plus, une femme bien que je connais, fille d'un neurochirurgien épicurien de tendance, bouffe en quantité industrielle des pizzas sous cellophane mais peut, dans un bon restaurant, retourner jusqu'à trois fois un plat délicieux. Quel monde!

La Terre est un œuf. Christophe Colomb a déjà eu cette vision et c'est, j'imagine, la voile gonflée par la promesse de quelque soleil ardent qu'il s'embarqua, un matin, sur la surface lisse et virginale. Mais que se passe-t-il lorsque la couleur jaune n'évoque plus la lumière réconfortante des pays lointains, la douceur exquise du miel, la blondeur unique du blé qui, elle, rappelle un certain Petit Prince? Proclame-t-on comme l'écrivain esseulé et affamé de Paul Auster dans *City of Glass*: «You can't make an omelette without breaking eggs!»? Car explorer l'univers l'estomac creux comporte ses risques: il faut avoir eu faim pour comprendre cela. On peut d'ailleurs se demander si ce n'est pas le cri du ventre qui pousse Ripley, dans le deuxième film de la série des *Alien*, à débusquer l'œuf là où il se trouve.

Dans un troisième épisode de ladite série, qui se passe sur une planète hostile où des criminels violents, convertis à une sorte de fondamentalisme chrétien, expient leur peine en maintenant allumées les veilleuses d'énormes alambics destinés à la fonte des métaux, Ripley – porteuse – osera l'indicible lorsqu'elle comprendra que ses supérieurs convoitent, dans leur appétit mercantile, le monstre qui prend corps en son sein.

On sous-estime le profil «gastronomique» des êtres – fictifs ou réels. On sous-estime aussi l'importance

qu'une œuvre de science-fiction peut avoir dans une vie. Nulle autre que Ripley dans *Alien*³, par exemple, n'aurait pu mieux me faire comprendre que je ne suis pas une poule. Vous dirai-je ma tendresse pour l'héroïne lorsqu'elle plonge, à la fin de son périple, dans l'athanor matriciel, pressant sur son cœur l'*alien* reine-pondeuse afin de se dissoudre avec elle? Mais il faut, pour saisir l'ampleur de ce geste, être prêt à ramener sur le plancher des vaches la sacro-sainte structure patriarcale et tripartite: Père, Fils et Saint-Esprit. Car *Alien* au cube, élaboré à partir du symbolisme de la philosophie hermétique (l'alchimie) et sur le rythme binaire qui l'anime – celui du coït –, est une remise en question profonde de l'acte de procréation.

Pur moment de grâce que cette lente et silencieuse chute de Ripley, à la renverse dans l'éclaboussure jaune du vide. Les soleils de plomb provoquent de surprenants vertiges. Tombe, Ripley, jusqu'à la liquéfaction de tout ton être dans l'abîme de ton unique début. Ton corps qui se consume dans le feu de ton propre ventre et c'est mon visage qui fond – suprême étonnement! –, mon âme qui se dilue et qui m'échappe, angoisse et jubilation en fusion. Je te salue, Ripley, pleine de hardiesse. Je te salue, toi qui, par le seul fait d'exister, es une provocation pour les détenus en furie de Fiorina, mais qui sais mieux que quiconque faire face à l'adversité. Je te salue, Ripley, pour avoir désacralisé l'embryon, *alien* fulminant en puissance, potentielle chair à canon. Le dernier caquètement expire dans le flamboiement de la métaphore alchimique.

On sera bien loin, avec The Time of Innocence, des atmosphères lugubres et insolites qui caractérisent l'art hermétique et pourtant... Malgré leur air propre et leur silhouette endimanchée, les personnages de ce récit – qui se déroule dans la riche société new-yorkaise de la fin de XIX^e siècle – déambuleront comme des ombres dans les noirceurs du désespoir, prisonniers qu'ils seront des règles étriquées que leur impose le clan. Un homme malheureux, notamment, auprès de sa femme puritaine, rêvera de s'évader de sa cage de verre, mais sera incapable d'assumer la passion qu'il éprouve pour une amie d'enfance délurée,

revenue d'exil après avoir quitté son mari despotique, un aristocrate européen qui lui préférait les cocottes.

Sauras-tu, Ripley, courageuse aventurière d'une autre dimension, ce que je te dois? La Terre n'est qu'un œuf et je ne le savais pas. La pauvre Gaïa réduite à l'état de coquille polie et sans résonance afin d'être mieux magnifiée, idéalisée, divinisée: la tête dans les étoiles, les pieds dans le ciment. *The Time of Innocence* projeté à perpète sur l'écran originel. May, l'épouse mal-aimée, aurait-elle couvé la progéniture de Newland si elle avait refusé cela? La comtesse Olenska, vœnus incarnée, aurait-elle attendu Newland jusqu'à la fin de l'histoire si elle avait compris cela? Newland... quel nom ironique! Même la navigatrice avertie se laisse prendre aux mirages: Newland enflammé et se croyant mèche, Newland jaloux offrant des roses jaunes, Newland dévasté et caressant du doigt le filigrane doré d'un livre de voyage.

Mais la belle étrangère aurait-elle seulement posé ses yeux sur ce faux dandy, idolâtre de l'œuf, si elle s'était juste une fois – une petite fois! –, assise à la table de la matriarche, Mrs. Archer? Car peut-on espérer qu'un jeune loup mal nourri par la femelle qui l'a engendré puisse un jour mordre dans la vie? Ne se contentera-t-il pas éternellement d'une insipide becquée? Les choses ne sont naturellement pas aussi simples: «Qui s'assemble se ressemble.» Le couperet de cette sentence a déjà tombé. Ce que le film de Martin Scorsese passe sous silence, mais que le roman d'Edith Wharton – qui a inspiré l'œuvre cinématographique – met en lumière, c'est que la grand-mère d'Ellen Olenska, malgré ses goûts luxueux, ne servait de son côté que du champagne de pacotille et ne faisait appel qu'à des traiteurs de second ordre.

J'ai, en ce qui me concerne, horreur des viandes nerveuses; ou refroidies. Que voulez-vous? La souplesse du muscle me séduit. Je nourris des rancunes terribles pour qui me jette dans l'assiette une bête récalcitrante, car je suis désormais de celles qui pensent que manger est un art. Je choisis donc, pour mes repas, les biftecks et les gigots les plus tendres. Je les nappe de sauces légères et safranées, je

les couche sur des porcelaines fines – de Chine ou de Limoges –, je les accompagne de bouquets printaniers (haricots miniatures, jeunes pousses d'asperges). La fibre est dorénavant pour moi poésie et je la savoure sans culpabilité ni remords. Qu'ils aillent au diable ceux que le viscère chaud rebute: ils ne connaîtront pas la vraie nature des choses!

On ne réalisera jamais assez les conséquences désastreuses de la malnutrition. Les habitudes des individus se répercutant, paraît-il, sur trois générations, mettez au cube une banale affaire de triangle amoureux dont chacun des protagonistes, resté sur son appétit, garde dans la bouche le goût de l'amertume et vous aboutissez tout droit sur une planète oubliée («le cul de l'espace», comme dirait Ripley), peuplée de psychopathes mal famés, avec en prime le carnage d'un *alien* dont on rend responsable une infortunée naufragée: «Voilà ce qui arrive quand un de ces misérables crétins attrape une érection²!» La critique mondaine et les analystes patentés, qui n'ont, au fait, absolument rien compris à ce film grandiose de David Fincher, devraient peut-être réviser leurs leçons: «Notre Père qui êtes aux Cieux, donnez-nous de l'intuition!»

Les Français râlent, les Anglais accumulent du capital et les Amateurs de Grand Art piaillent, feignant de s'intéresser au savoir-faire populaire. Pendant ce temps, ma tante Ida évite le pire en détachant soigneusement les grains de blé d'Inde de l'épi avec une fourchette afin de les manger, mon petit voisin d'en bas s'exerce à neuf ans à devenir un homme comme son père et son grand-père en ravalant sans broncher les reproches qu'on lui sert au moins trois fois par jour et ma mère a une peur bleue de l'avion. De plus, une femme bien que je connais, fille d'un mordu de littérature freudien d'allégeance, consomme allègrement le produit culturel, mais peut, devant une œuvre qu'elle n'assimile pas très bien, nier (plus que trois fois!) que les avancées d'un Jung pourraient également stimuler son métabolisme intellectuel. Quel monde!

On manque effectivement le bateau si l'on s'obstine à percevoir d'une façon trop rationnelle ces œuvres sin-

gulières qui émergent des profondeurs de l'inconscient. Car au même titre qu'un roman noir, qu'un tableau de Bruegel ou de Bosch, Alien³ ne se révèle complètement qu'à celui qui fait aussi bien preuve d'imagination que de raison. Labyrinthes et décors gotiques, gargouilles et dragons, la fable hermétique interpelle le spectateur en quête de lui-même. Un psychanalyste allemand, disciple de Freud, a établi des analogies entre le symbolisme de cette pensée très ancienne et les rêves de ses patients engagés dans un processus d'individualisation. La bête iniatique, qui représente pour l'alchimiste le chaos de la matière brute, pourrait signifier – dans un contexte analytique – le chaos de la personnalité. Les monstres doivent être combattus pour acquérir la pierre philosophale (l'or) ou, si l'on veut, pour acquérir le Soi.

La Terre n'est qu'un œuf – soit! –, mais il ne suffit pas de lever l'ancre pour être explorateur. Quinn, l'écrivain de Paul Auster dans *City of Glass*, comprendra cela, lui qui arpenta longtemps les rues de New York au rythme d'une conscience affolée, sans voir; lui dont la main aveugle traça, dans la même foulée, des mots sans horizon sur la page lisse et virginale. Et de dévorer en vitesse un hamburger bourré de cartilage et d'os au coin de la 112^e Rue, comme un cannibale (ou un *alien*) dévore l'humain à l'autre bout de l'univers, n'en aurait pas plus fait ce qu'on appelle un fin connaisseur si une étrange (en)quête ne l'avait amené à ralentir sa course, à s'attabler devant l'œuf, s'interrogeant à son sujet, l'apprêtant de différentes manières pour finalement l'enfourner sous la forme d'une succulente omelette au jambon.

J'aime me rappeler le moment où, assis plus tard sur un banc de pierre, Quinn perçoit enfin le monde, lucide: la ville, les gens. (La protéine est, on le sait, indispensable à l'activité cérébrale ainsi qu'à l'acuité des sens, et l'événement ici relaté démontre bien l'apport du coco en la matière.) Paul Auster ne parle pas de la lumière qui tombe par ailleurs sur la scène, mais je l'imagine plutôt ambrée, de cette brillance un peu feutrée qui rend les choses et les êtres plus réels parce qu'elle permet au regard de s'attarder dessus. C'est ce

jour-là, je crois, que Quinn jeta sur papier des mots gonflés de vent, de falaises et de marées malgré le déferlement du bitume, des klaxons de voitures et des pauvres diables déchus au tournant de chaque phrase. Les doigts de Quinn sur le papier... un attendrissement, une première communion.

C'est que l'écrivain jadis ambitieux s'était un jour retranché derrière le personnage d'un détective de série B qu'il livrait périodiquement à un morne lectorat. Jusqu'au soir où un faux numéro, un discours mal articulé au bout du fil le prend au jeu d'une enquête, bien réelle celle-là: un dénommé Stillman, dont le développement physique, intellectuel et émotif a été sérieusement compromis par le total isolement que son père – un scientifique illuminé qui aspirait à retrouver un langage originaire – lui fit subir dans son jeune âge, supplie notre héros de surveiller le redouté pater familias revenu dans la cité après une longue incarcération. En prodiguant à la page blanche les moindres détails du parcours du vieil utopiste qui n'a pas renoncé à son rêve de recréer Babel et qui renomme mille et un objets ramassés sur son chemin afin d'en redécouvrir le sens, Quinn trouvera la route de l'écriture, de la venue à soi et peut-être, qui sait, de l'aller au monde.

Ah! Que de tristes légendes ne seraient plus qu'histoire ancienne si le geste de Newland s'était aussi attardé au corps de la belle aux eaux dormantes, abordant son flanc d'albâtre avec la fébrilité à peine contenue de ces visionnaires persuadés de découvrir une nature exubérante au-delà d'un paysage alangui. Le nom qu'on t'a donné, Newland, ne t'a donc pas insufflé le goût des soleils de feu émergeant de la face cachée des pôles pour en faire fondre les neiges? La coque sédentaire qui retient ton beau navire au port est-elle à ce point grosse de rassurantes illusions que le dépouillement prometteur des grands espaces t'aura effrayé? Tu restes sur tes rives, Newland, et c'est le désir de toutes les femmes qui devient désert. Non! Ton mâât dressé et arrogant n'a pas connu la voile, car tu aurais déjà pris le large!

Doit-on s'étonner, dans ces conditions, que la graine de conquérant se fasse rare, mais que prolifèrent les rois de basse-cour pour qui le Nouveau Monde se

limite, à l'est, au supermarché du coin où ils dénicheront la poule aux œufs d'or et, à l'ouest, au bordel de quartier où ils déplumeront la cocotte de luxe, prenant bien soin de garder les deux volailles sur la glace afin de prévenir les risques de débâcle? Parce que voyez-vous, je le comprends à présent, l'homme est terrorisé par la jouissance féminine. Je ne parle pas de cette expression du plaisir dont il peut, de multiples façons, contrôler les paramètres ou de cette subite exaltation des sens dans laquelle il peut encore se reconnaître. Je parle de cet investissement de l'être tout entier qui est en partie tributaire de l'autre, mais qui lui échappe en même temps.

Tombe, Ripley, jusqu'à la liquéfaction de tout ton être dans l'abîme de ton unique début. Ton corps, ma sœur, qui s'embrase au feu de ton propre ventre et c'est mon visage qui fond – suprême étonnement! –, mon âme qui se dilue et qui m'échappe, angoisse et jubilation en fusion.

Je tombe... Les fluides mouvants m'aspirent jusqu'à la déraison. Je perds contenance, il est vrai compagnon, mais sache que le mâle impudent se brisera désormais les ailes dans le tourbillon de mes vertiges et que sa semence dérisoire s'éteindra au bûcher de mes enfers. Car c'est dans cette cendre-là, je le proclame, que je réécrirai mon nom. Mon désir m'appartient. Le plomb en ébullition contient en puissance le symbole de l'or et la vie rejaillit, éternelle, de la mort passagère. Ainsi, dans la perspective hermétiste, de la matrice sortira une nouvelle humanité: «Pour que les enfants naissent sains, robustes et vigoureux, il faut que les deux époux le soient aussi³.» Le géniteur de l'embryon que porte Ripley (indirectement Clémens, l'ex-médecin toxicomane en exil sur Fiorina l'oubliée) n'a pas survécu à l'*alien*...

Et la Terre continue de tourner, comme on dit! *La Résurrection* sera le titre de la fresque baroque qui s'ensuit. Ce quatrième film de la série des *Alien* nous ramènera une héroïne métamorphosée, plus belle et plus filiforme que jamais, le réflexe net et précis. En effet, la protagoniste – qui apparaît au début de cet épisode comme le piètre résultat d'une malfaisante

opération de clonage visant à récupérer le monstre qui se trouvait à l'intérieur de son corps lors de sa dissolution – s'avérera le prototype d'une nouvelle race de femmes, mi-humaines, mi-insectes, l'émotion libérée de la lourdeur des fausses morales. Survivante du plus incroyable voyage, Ripley refusera une fois de plus d'assumer la maternité, celle d'une créature – mutante comme elle, mais littéralement déchaînée – fruit de l'unique obsession de quelques généticiens désabusés.

Mon enfant, mon amour! Il faut te dissoudre à ton tour pour que naisse le plaisir qui doit t'engendrer. Que d'innommables caresses je te prodigue avant que tu ne sois, par la béance que mon sang acide entrouvre, inexorablement aspiré.

Dans le vaisseau rescapé qui pourfend l'espace intersidéral, aux côtés de l'angélique androïde conçu à une époque encore empreinte de religiosité et à qui elle demandait plus tôt: «Pourquoi protèges-tu tant les hommes?»⁴, Ripley revient sur Terre, étrangère. Pendant ce temps, dans sa belle cuisine rénovée, ma tante Ida ne tolère même plus la vue du blé d'Inde en purée, le journal de mon voisin d'en haut relate la mort d'un petit bébé de trois mois à la suite des coups répétés de ses parents insensés et ma mère a une peur bleue de l'avion. De plus, une femme bien que je connais, fille d'un psychothérapeute végétarien d'obédience, gobe inconditionnellement la parole d'un grand gourou de Saint-Glinglin, mais peut (pour mille et une raisons) priver d'un mot réconfortant sa marmaille piaulante, carencée et complètement désemparée.

Quel monde! Sauras-tu, Ripley, audacieuse aventurière d'une autre dimension, ce que je te dois? Mon désir m'appartient et je ne le savais pas: la patiente Gaïa, coque craquelante sous la pression de ses volcans trop longtemps en dormance. Je suis heureuse! Je cède aux quatre vents les fissures de mes terres desséchées, les lézardes de mes glaciers, mes canyons escarpés. Que le mistral en folie me fouille, me lèche, m'escalade, m'érode. Je n'ai pas peur.

Je m'appelle Héra, Aphrodite et Athéna
 je suis Orphée qui regarde Eurydice et je n'en
 meurs pas
 j'espère l'Ulysse dont la proue m'emportera
 si les poules ont des ailes, je veux bien être de
 celles-là.

Le faux règne des comtesses est terminé. Dans le clair-obscur des femelles d'un nouveau genre, Olenska et May Archer, sa parente, se volatiliseront bientôt sous le rimmel blafard de leur surface toujours lisse et virginale. Le temps qui passe et qui ne s'arrête pas donne aux porcelaines ainsi qu'aux beaux livres d'images les doux reflets de l'ocre pâle qui, elle, rappelle le sable chaud des berges éloignées.

M'attends-tu quelque part, mon Adonis, mon adoré

assis sur une pierre, ta belle tête tournée
 vers la mer frémissante et argentée?

Tu as bourlingué, je sais, et tu es fatigué
 mais je te conjure de ne pas abdiquer.

C'est un fait que le Quinn solitaire des cités fourmillantes disparaît à la fin de son histoire en même temps que la lumière, que son écriture, que sa faim, mais rappelle-toi le rêve qu'il avait de communiquer, d'exister: «He wondered if he had it in him to write without a pen, if he could learn to speak instead, filling the darkness with his voice, speaking the words into the air, into the walls, into the city even if the light never came back again⁵.»

L'écho porte loin certains jours de vent, de falaises et de marées. Je suis née au bord d'un lac qui ressemble à la mer. J'ai longtemps dessiné l'île, placide et effilée, qui s'étirait à l'horizon et qui me servait de point de repère. Le soir, je faisais glisser devant une légère embarcation à l'intérieur de laquelle j'esquissais, de quelques traits épurés – à la chinoise –, une silhouette fine avec une longue perche de canotier. Le tableau n'est pas réaliste, car le lieu de mon enfance n'est pas la Chine et les eaux de mon lac sont trop profondes pour que l'élément qu'est la perche soit justifié, mais cette vision m'apaise encore aujourd'hui, maintenant que j'y repense. N'éteins pas la flamme, mon bien-aimé! Com-

ment les insectes nocturnes s'offriraient-ils à la lune si le soleil n'était pas de l'autre côté?

1. Auster, Paul. *The New York Trilogy: City of Glass, Ghosts, The Locked Room*, New York, Penguin Books, 1990, p. 116.
2. Fincher, David. *Alien³*, États-Unis, Twentieth Century Fox, production «Brandywine», 1992.
3. Citation reprise par Jacques Van Lennep dans *Art et alchimie*, Bruxelles, Éditions Meddens, collection «Art et savoir», 1966, p. 26.
4. Jeunot, Jean-Pierre. *Alien: La Résurrection*, États-Unis, Twentieth Century Fox, production «Brandywine», 1997.
5. Auster, Paul. *Op. cit.*, p. 156-157.